U d'/of OTTAWA
39003003370649

Free

5-5-64

LE CULTE DU MOI

EXAMEN

DE

TROIS IDÉOLOGIES

(SOUS L'ŒIL DES BARBARES, UN HOMME LIBRE

ET LE JARDIN DE BÉRÉNICE)

PAR

MAURICE BARRÈS

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

Tirage à part de l'*Examen* placé en tête de la nouvelle édition de *Sous l'Œil des Barbares.*

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

EXAMEN

DE

TROIS IDÉOLOGIES

DU MÊME AUTEUR

EN VENTE

* Sous l'œil des Barbares. Nouvelle édition augmentée d'un *Examen des trois volumes*. 1 volume in-12 . . . . . 3 fr. 50

** Un Homme libre. 3e édition. 1 volume in-12. 3 fr. 50

*** Le Jardin de Bérénice. 4e édition. 1 volume in-12 . . . . . 3 fr. 50

Huit jours chez M. Renan. 2e édition. Une jolie plaquette in-32. . . . . 1 fr. »

Trois stations de Psychothérapie. Une jolie plaquette in-32. . . . . 1 fr. »

Les Antinomies de la pensée et de l'action. Une plaquette in-32. . . . . 1 fr. »

EN PRÉPARATION

L'Ennemi des lois. 1 volume.

Émile Colin — Imprimerie de Lagny.

LE CULTE DU MOI

EXAMEN

DE

TROIS IDÉOLOGIES

(SOUS L'ŒIL DES BARBARES, UN HOMME LIBRE

ET LE JARDIN DE BÉRÉNICE)

PAR

MAURICE BARRÈS

PARIS

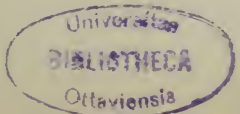
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1892

Tous droits réservés



PQ
2603
.A52E9
1892.

EXAMEN

DES TROIS VOLUMES

EXAMEN

DES TROIS VOLUMES

A Monsieur Paul Bourget.

Que peut-on demander à ces trois livres? Ils ne sont pas de la psychologie, mais des mémoires spirituels. Ils présentent un triple intérêt : ils donnent des formules aux esprits de même race; ils seront des documents; ils fournissent un enseignement.

I. — Culte du Moi

A. *Justification du culte du Moi.*

B. *Thèse de « Sous l'œil des Barbares ».* (Définition du Moi et des Barbares qui sont le non-moi.)

Γ. *Thèse d' « Un Homme libre ».* (Il faut créer son Moi chaque jour.)-

Δ° *Thèse du « Jardin de Bérénice »*. (Il faut trouver à son Moi une direction en harmonie avec l'Univers.)

II. — Prétendu scepticisme. (Nul plus que moi ne fut affirmatif. — Mes affirmations. — La négation n'a pas fini sa tâche. — Le Moi est le meilleur terrain d'attente.)

Le ton didactique de ce commentaire ne doit pas tromper sur la qualité de vie de ces idées. Ces trois traités sont de l'idéologie passionnée. — Hommage à Venise.

Mon cher ami,

Ce volume, Sous l'œil des Barbares, *mis en vente depuis six semaines, était ignoré du public, et la plupart des professionnels le jugeaient incompréhensible et choquant, quand vous lui apportâtes votre autorité et*

votre amitié fraternelle. Vous m'en avez continué le bénéfice jusqu'à ce jour. Vous m'avez abrégé de quelques années le temps fort pénible où un écrivain se cherche un public. Peut-être aussi mon travail m'est-il devenu plus agréable à moi-même, grâce à cette courtoise et affectueuse compréhension par où vous négligez les imperfections de ces pages pour y souligner ce qu'elles comportent de tentatives intéressantes.

Ah! les chères journées entre autres que nous avons passées à Hyères! Comme vous écriviez Un Cœur de femme, *nous n'avions souci que du viveur Casal, de Poyanne, de la pliante madame de Tillière, puis aussi de la jeune Bérénice et de cet idiot de Charles Martin qui faisaient alors ma complaisance. Ils nous amusaient parfaitement.*

J'ajoute que vous avez un art incomparable pour organiser la vie dans ses moindres détails, c'est-à-dire donner de l'intelligence aux hôteliers et de la timidité aux importuns ; à ce point que pas une fois, en me mettant à table, dans ce temps-là, il ne me vint à l'esprit une réflexion qui m'attriste en voyage, à savoir qu'étant donné le grand nombre de bêtes qu'on rencontre à travers le monde, il est bien pénible que seuls, ou à peu près, le veau, le bœuf et le mouton soient comestibles.

Et c'est ainsi, mon cher Bourget, que vous m'avez procuré le plaisir le plus doux pour un jeune esprit, qui est d'aimer celui qu'il admire.

Si j'ajoute que vous êtes le penseur de ce temps ayant la vue la plus nette des mé-

thodes convenables à chaque espèce d'esprit et le goût le plus vif pour en discuter, on s'expliquera surabondamment que je prenne la liberté de vous adresser ce petit travail, où je me suis proposé d'examiner quelques questions que soulève cette théorie de la culture du Moi développée dans Sous l'œil des Barbares, Un homme libre *et* le Jardin de Bérénice.

Oui, il m'a semblé, en lisant mes critiques les plus bienveillants, que ces trois volumes, publiés à de larges intervalles (de 1888 à 91) n'avaient pas su dire tout leur sens. On s'est attaché à louer ou à contester des détails ; c'est la suite, l'ensemble logique, le système qui seuls importent. Voici donc un examen de l'ouvrage en réponse aux critiques les plus fréquentes qu'on en fait. Toutefois, de crainte d'offenser aucun de ceux qui me font la gracieuseté de me suivre, je procéderai par exposition, non par discussion.

***

Que peut-on demander à ces trois livres ?

N'y cherchez pas de psychologie, du moins ce ne sera pas celle de MM. Taine ou Bourget. Ceux-ci procèdent selon la méthode des botanistes qui nous font voir comment la feuille est nourrie par la plante, par ses racines, par le sol où elle se développe, par l'air qui l'entoure. Ces véritables psychologues prétendent remonter la série des causes de tout frisson humain ; en outre, des cas particuliers et des anecdotes qu'ils nous narrent, ils tirent des lois générales. Tout à l'encontre, ces ouvrages-ci ont été écrits par quelqu'un qui trouve *l'Imitation de Jésus-*

Christ ou la *Vita nuova* du Dante infiniment satisfaisantes, et dont la préoccupation d'analyste s'arrête à donner une description minutieuse, émouvante et contagieuse des états d'âme qu'il s'est proposés.

Le principal défaut de cette manière, c'est qu'elle laisse inintelligibles, pour qui ne les partage pas, les sentiments qu'elle décrit. Expliquer que tel caractère exceptionnel d'un personnage fut préparé par les habitudes de ses ancêtres et par les excitations du milieu où il réagit, c'est le pont aux ânes de la psychologie, et c'est par là que les lecteurs les moins préparés parviennent à pénétrer dans les domaines très particuliers où les invite leur auteur. Si un bon psychologue en effet ne nous faisait le pont par quelque commentaire, que comprendrions-

nous à tel livre, *l'Imitation* par exemple, dont nous ne partageons ni les ardeurs ni les lassitudes? Encore la cellule d'un pieux moine n'est-elle pas, pour les lecteurs nés catholiques, le lieu le plus secret du monde ; le moins mystique de nous croit avoir des lueurs sur les sentiments qu'elle comporte; mais la vie et les sentiments d'un pur lettré, orgueilleux, raffiné et désarmé, jeté à vingt ans dans la rude concurrence parisienne, comment un honnête homme en aurait-il quelque lueur? Et comment, pour tout dire, un Anglais, un Norwégien, un Russe se pourront-ils reconnaître dans le livre que voici, où j'ai tenté la monographie des cinq ou six années d'apprentissage d'un jeune Français intellectuel?

On le voit, je ne me dissimule pas les

difficultés de la méthode que j'ai adoptée. Cette obscurité qu'on me reprocha durant quelques années n'est nullement embarras de style, insuffisance de l'idée, c'est manque d'explications psychologiques. Mais quand j'écrivais, tout mené par mon émotion, je ne savais que déterminer et décrire les conditions des phénomènes qui se passaient en moi. Comment les eussé-je expliqués ?

Et d'ailleurs s'il y faut des commentaires, ne peuvent-ils être fournis par les articles de journaux, par la conversation? Il m'est bien permis de noter qu'on n'est plus arrêté aujourd'hui par ce qu'on déclarait incompréhensible à l'apparition de ces volumes. Enfin ce livre, — et voici le fond de ma pensée, — je n'y mêlai aucune part didactique, parce que, dans mon esprit, je le recom-

mande uniquement à ceux qui goûtent la sincérité sans plus et qui se passionnent pour les crises de l'âme, fussent-elles d'ailleurs singulières.

Ces idéologies, au reste, sont exprimées avec une émotion communicative ; ceux qui partagent le vieux goût français pour les dissertations psychiques trouveront là un intérêt dramatique. J'ai fait de l'idéologie passionnée. On a vu le roman historique, le roman des mœurs parisiennes ; pourquoi une génération dégoûtée de beaucoup de choses, de tout peut-être, hors de jouer avec des idées, n'essayerait-elle pas le roman de la métaphysique ?

Voici des mémoires spirituels, des éjaculations aussi, comme ces livres de discussions scolastiques que coupent d'ardentes prières.

Ces monographies présentent un triple intérêt :

1° Elles proposent à plusieurs les *formules* précises de sentiments qu'ils eprouvent eux aussi, mais dont ils ne prennent à eux seuls qu'une conscience imparfaite ;

2° Elles sont un *renseignement* sur un type de jeune homme déjà fréquent et qui, je le pressens, va devenir plus nombreux encore parmi ceux qui sont aujourd'hui au lycée. Ces livres, s'ils ne sont pas trop délayés et trop forcés par les imitateurs, seront consultés dans la suite comme documents ;

3° Mais voici un troisième point qui fait l'objet de ma sollicitude toute spéciale : ces monographies sont *un enseignement*. Quel que soit le danger d'avouer des buts trop hauts, je laisserais le lecteur s'égarer infiniment si je

ne l'avouais. Jamais je ne me suis soustrait à l'ambition qu'a exprimée un poète étranger : « *Toute grande poésie est un enseignement, je veux que l'on me considère comme un maître ou rien.* »

Et, par là, j'appelle la discussion sur la théorie qui remplit ces volumes, sur *le culte du Moi*. J'aurai ensuite à m'expliquer de mon *Scepticisme*, comme ils disent.

I. — CULTE DU MOI

2. — JUSTIFICATION DU CULTE DU MOI

M'étant proposé de mettre en roman la conception que peuvent se faire de l'univers les gens de notre époque décidés à penser par eux-mêmes et non pas à répéter des formules prises au cabinet de lecture, j'ai cru devoir commencer par une étude du Moi. Mes raisons, je les ai exposées dans une conférence de décembre 1890, au théâtre d'application, et quoique cette dissertation n'ait pas

été publiée, il me paraît superflu de la reprendre ici dans son détail. Notre morale, notre religion, notre sentiment des nationalités sont choses écroulées, constatais-je, auxquelles nous ne pouvons emprunter de règles de vie, et en attendant que nos maîtres nous aient refait des certitudes, il convient que nous nous en tenions à la seule réalité, au Moi. C'est la conclusion du premier chapitre (assez insuffisant, d'ailleurs) de *Sous l'œil des Barbares*.

On pourra dire que cette affirmation n'a rien de bien fécond, vu qu'on la trouve partout. A cela, s'il faut répondre, je réponds qu'une idée prend toute son importance et sa signification de l'ordre où nous la plaçons dans l'appareil de notre logique. Et le culte du Moi a reçu un caractère prépondérant dans

l'exposition de mes idées, en même temps que j'essayais de lui donner une valeur dramatique dans mon œuvre.

Égoïsme, égotisme, Moi avec une majuscule, ont d'ailleurs fait leur chemin. Tandis qu'un grand nombre de jeunes esprits, dans leur désarroi moral, accueillaient d'enthousiasme cette chaloupe, il s'éleva des récriminations, les sempiternelles déclamations contre l'égoïsme. Cette clameur fait sourire. Il est fâcheux qu'on soit encore obligé d'en revenir à des notions qui, une fois pour toutes, devraient être acquises aux esprits un peu défrichés. « Les moralistes, disait avec une haute clairvoyance Saint-Simon en 1807, se mettent en contradiction quand ils défendent à l'homme l'égoïsme et approuvent le patriotisme, car le patriotisme

n'est pas autre chose que l'égoïsme national, et cet égoïsme fait commettre de nation à nation les mêmes injustices que l'égoïsme personnel entre les individus. » En réalité, avec Saint-Simon, tous les penseurs l'ont bien vu, la conservation des corps organisés tient à l'égoïsme. Le mieux où l'on peut prétendre, c'est à combiner les intérêts des hommes de telle façon que l'intérêt particulier et l'intérêt général soient dans une commune direction. Et de même que la première génération de l'humanité est celle où il y eut le plus d'égoïsme personnel, puisque les individus ne combinaient pas leurs intérêts, de même des jeunes gens sincères, ne trouvant pas, à leur entrée dans la vie, un maître, « *axiome, religion ou prince des hommes.* » qui s'impose à eux, doivent tout

d'abord servir les besoins de leur Moi. Le premier point, c'est d'exister. Quand ils se sentiront assez forts et possesseurs de leur âme, qu'ils regardent alors l'humanité et cherchent une voie commune où s'harmoniser. C'est le souci qui nous émouvait aux jours d'amour du *Jardin de Bérénice*.

Mais, par un examen attentif des seuls titres de ces trois petites suites, nous allons toucher, sûrement et sans traîner, leur essentiel et leur ordonnance.

Grave erreur de prêter à ce mot de *barbares* la signification de « philistins » ou de « bourgeois ». Quelques-uns s'y méprirent tout d'abord. Une telle synonymie pourtant est fort opposée à nos préoccupations. Par quelle grossière obsession professionnelle séparerais-je l'humanité en artistes, fabricants d'œuvres d'art et en non-artistes? Si Philippe se plaint de vivre « sous l'œil des barbares », ce n'est pas qu'il se sente opprimé par des hommes sans culture ou par des négociants;

son chagrin, c'est de vivre parmi des êtres qui de la vie possèdent un rêve opposé à celui qu'il s'en compose. Fussent-ils par ailleurs de fins lettrés, ils sont pour lui des étrangers et des adversaires.

Dans le même sens les Grecs ne voyaient que barbares hors de la patrie grecque. Au contact des étrangers, et quel que fût d'ailleurs le degré de civilisation de ceux-ci, ce peuple jaloux de sa propre culture éprouvait un froissement analogue à celui que ressent un jeune homme contraint par la vie à fréquenter des êtres qui ne sont pas de sa patrie psychique.

Ah! que m'importe la qualité d'âme de qui contredit une sensibilité! Ces étrangers qui entravent ou dévoient le développement de tel moi délicat, hésitant et qui se cherche,

ces barbares par qui plus d'un jeune homme impressionné faillira à sa destinée et ne trouvera pas sa joie de vivre, je les hais.

Ainsi, quand on les oppose, prennent leur pleine intelligence ces deux termes *Barbares* et *Moi*. Notre Moi, c'est la manière dont notre organisme réagit aux excitations du milieu et sous la contradiction des Barbares.

Par une innovation qui peut-être ne demeurera pas inféconde, je précisai ce rapport dans l'agencement du livre. *Les concordances* sont la narration des faits précis tels qu'ils peuvent être relevés *du dehors*, puis c'est dans une contre-partie le même fait, tel qu'il est *au dedans*. Ici la vision que se font d'un état de notre âme les Barbares, là le même état tel que nous en prenons conscience. Et tout le livre, c'est la lutte de Philippe pour se main-

tenir au milieu des Barbares qui veulent le plier à leur image.

Notre Moi, en effet, n'est pas immuable ; il nous faut le défendre chaque jour et chaque jour le créer. Voilà la double vérité sur quoi sont bâtis ces ouvrages. Le culte du Moi n'est pas de s'accepter tout entier. Cette éthique, où nous avons mis notre ardente et notre unique complaisance, réclame de ses servants un constant effort. C'est une culture qui se fait par élaguements et par accroissements : nous avons d'abord à épurer notre Moi de toutes les parcelles étrangères que la vie continuellement y introduit, et puis à lui ajouter. Quoi donc? Tout ce qui lui est identique, assimilable; parlons net : tout ce qui se colle à lui quand il se livre sans réaction aux forces de son instinct.

« Moi, disait Proudhon, se souvenant de son enfance, c'était tout ce que je pouvais toucher de la main, atteindre du regard et qui m'était bon à quelque chose; non-moi était tout ce qui pouvait nuire ou résister à moi. » Pour tout être passionné qu'emporte son jeune instinct, c'est bien avec cette simplicité que le monde se dessine. Proudhon, petit villageois qui se roulait dans les herbages de Bourgogne, ne jouissait pas plus du soleil et du bon air que nous n'avons joui de Balzac et de Fichte dans nos chambres étroites ouvertes sur le grand Paris, nous autres jeunes bourgeois pâlis, affamés de tous les bonheurs. Appliquez à l'aspect psychique des choses ce qu'il dit de leur aspect physique, vous avez l'état de Philippe dans *Sous l'œil des Barbares*. Les Barbares, voilà le non-

moi, c'est-à-dire tout ce qui peut nuire ou résister au Moi.

Cette définition, qui s'illuminera dans *l'Homme libre* et *le Jardin de Bérénice*, est bien trouble encore au cours de ce premier volume. C'est que la naissance de notre Moi, comme toutes les questions d'origine, se dérobe à notre clairvoyance; et le souvenir confus que nous en conservons ne pouvait s'exprimer que dans la forme ambiguë du symbole. Ces premiers chapitres des « Barbares », le *Bonhomme Système*, éducation désolée qu'avant toute expérience nous reçumes de nos maîtres, *Premières Tendresses*, qui ne sont qu'un baiser sur un miroir, puis *Athéné*, assaillie dans une façon de tour d'ivoire par les Barbares, sont la description sincère des couches pro-

fondes de ma sensibilité... Attendez! voici qu'à Milan, devant le sourire du Vinci, le Moi fait sa haute éducation ; voici que les Barbares, vus avec une plus large compréhension, deviennent l'adversaire, celui qui contredit, qui divise. Ce sera *l'Homme libre*, ce sera *Bérénice*. Quant à ce premier volume, je le répète, point de départ et assise de la série, il se limite à décrire l'éveil d'un jeune homme à la vie consciente, au milieu de ses livres d'abord, puis parmi les premières brutalités de Paris.

Je le vérifiai à leurs sympathies, ils sont nombreux ceux de vingt ans qui s'acharnent à conquérir et à protéger leur Moi, sous toute l'écume dont l'éducation l'a recouvert et qu'y rejette la vie à chaque heure. Je les vis plus nombreux encore quand, non contents de

célébrer la sensibilité qu'ils ont d'eux-mêmes, je leur proposai de la cultiver, d'être des « hommes libres », des hommes se possédant en main.

γ. — THÈSE D'« UN HOMME LIBRE »

Ce Moi, qui tout à l'heure ne savait même pas s'il pourrait exister, voici qu'il se perfectionne et s'augmente. Ce second volume est le détail des expériences que Philippe institua et de la religion qu'il pratiqua pour se conformer à la loi qu'il se posait d'être ardent et clairvoyant.

Pour parvenir délibérément à l'enthousiasme, je me félicite d'avoir restauré la (puissante méthode de Loyola.) Ah! que cette

mécanique morale, complétée par une bonne connaissance des rapports du physique et du moral (où j'ai suivi Cabanis, quelqu'autre demain utilisera nos hypnotiseurs) saurait rendre de services à un amateur des mouvements de l'âme! Livre tout de volonté et d'aspect desséché comme un recueil de formules, mais si réellement noble! J'y fortifie d'une méthode réfléchie un dessein que j'avais formé d'instinct, et en même temps je l'élève. A Milan, devant le Vinci, Philippe épure sa conception des Barbares ; en Lorraine, sa conception du Moi.

Ce ne sont pas des hors-d'œuvre, ces chapitres sur la Lorraine que tout d'abord le public accueillit avec indulgence, ni ce double chapitre sur Venise, qui m'est peut-être le plus précieux du volume. Ils décrivent les

moments où Philippe se comprit comme un instant d'une chose immortelle. Avec une piété sincère, il retrouvait ses origines et il entrevoyait ses possibilités futures. A interroger son Moi dans son accord avec des groupes, Philippe en prit le vrai sens. Il l'aperçut comme l'effort de l'instinct pour se réaliser. Il comprit aussi qu'il souffrait de s'agiter, sans tradition dans le passé et tout consacré à une œuvre viagère.

Ainsi, à force de s'étendre, le Moi va se fondre dans l'Inconscient. Non pas y disparaître, mais s'agrandir des forces inépuisables de l'humanité, de la vie universelle. De là ce troisième volume, *le Jardin de Bérénice*, une théorie de l'amour, où les producteurs français qui tapageaient contre Schopenhauer et ne savaient pas reconnaître en lui l'es-

prit de notre dix-huitième siècle, pourront varier leurs développements, s'ils distinguent qu'ici l'on a mis Hartmann en action.

3. — THÈSE DU « JARDIN DE BÉRÉNICE »

Mais peut-être n'est-il pas superflu d'indiquer que la logique de l'intrigue est aussi serrée que la succession des idées.....

A la fin de *Sous l'œil des Barbares*, Philippe, découragé du contact avec les hommes, aspirait à trouver un ami qui le guidât. Il faut toujours en rabattre de nos rêves : du moins trouva-t-il un camarade qui partagea ses réflexions et ses sensations dans une retraite méthodique et féconde. C'est Simon,

ce fameux Simon (de Saint-Germain). Lassé pourtant de cette solitude, de ce dilettantisme contemplatif et de tant d'expériences menues, aux dernières pages d'*Un Homme libre*, Philippe est prêt pour l'action. *Le Jardin de Bérénice* raconte une campagne électorale.

Ce que Philippe apprend, et du peuple et de Bérénice qui ne font qu'un, je n'ai pas à le reproduire ici, car je me propose de souligner l'esprit de suite que j'ai mis dans ces trois volumes, mais non pas de suivre leurs développements. Une vive allure et d'élégants raccourcis toujours me plurent trop pour que je les gâte de commentaires superflus. Qu'il me suffise de renvoyer à une phrase des *Barbares*, fort essentielle, quelques-uns qui se troublent, disant : « Bé-

rénice est-elle une petite fille, ou l'âme populaire, ou l'Inconscient ?

Aux premiers feuillets, leur répondais-je, on voit une jeune femme autour d'un jeune homme. N'est-ce pas plutôt l'histoire d'une âme avec ses deux éléments, féminin et mâle ? Ou encore, à côté du Moi qui se garde, veut se connaître et s'affirmer, la fantaisie, le goût du plaisir, le vagabondage, si vif chez un être jeune et sensible ? Que ne peut-on y voir ? Je sais seulement que mes troubles m'offrirent cette complexité où je ne trouvais alors rien d'obscur. Ce n'est pas ici une enquête logique sur la transformation de la sensibilité ; je restitue sans retouche des visions ou des émotions profondément ressenties. Ainsi, dans le plus touchant des poèmes, dans la *Vita nuova*, la Béatrice est-elle une amoureuse, l'Église ou la Théologie ? Dante, qui ne cherchait point cette confusion, y aboutit, parce qu'*à des âmes, aux plus sensitives, le vocabulaire commun devient insuffisant. Il vivait dans une surexcitation nerveuse qu'il nommait, selon les heures, désir de savoir, désir d'aimer, désir sans nom, —*

et qu'il rendit immortelle par des procédés heureux.

A-t-on remarqué que la femme est la même à travers ces trois volumes, accommodée simplement au milieu ? L'ombre élégante et très raisonneuse des premiers chapitres des *Barbares*, c'est déjà celle qui sera Bérénice ; elle est vraiment désignée avec exactitude au chapitre *Aventures d'amour*, dans *l'Homme libre*, quand Philippe l'appelle l'« Objet ». Voilà bien le nom qui lui convient dans tous ses aspects, au cours de ces trois volumes. Elle est, en effet, objectivée, la part sentimentale qu'il y a dans un jeune homme de ce temps... Et vraiment n'était-il pas temps qu'un conteur accueillît ce principe, admis par tous les analystes et

vérifié par chacun de nous jusqu'au plus profond désenchantement, à savoir que l'amour consiste à vêtir la première venue qui s'y prête un peu des qualités que nous recherchons cette saison-là ?

« C'est nous qui créons l'univers, » telle est la vérité qui imprègne chaque page de cette petite œuvre. De là leurs conclusions : le Moi découvre une harmonie universelle à mesure qu'il prend du monde une conscience plus large et plus sincère. Cela se conçoit, il crée conformément à lui-même ; il suffit qu'il existe réellement, qu'il ne soit pas devenu un reflet des Barbares, et dans un univers qui n'est que l'ensemble de ses pensées régnera la belle ordonnance selon laquelle s'adaptent nécessairement les unes aux autres les conceptions d'un cerveau lucide.

Cette harmonie, cette sécurité, c'est la révélation qu'on trouve au *jardin de Bérénice*, et en vérité y a-t-il contradiction entre cette dernière étape et l'inquiétude du départ *sous l'œil des Barbares ?* Nullement, c'était acheminement. Avant que le Moi créât l'univers, il lui fallait exister : ses duretés, ses négations, c'était effort pour briser la coquille, pour être.

II. — PRÉTENDU SCEPTICISME

Et maintenant au lecteur informé de reviser ce jugement de scepticisme qu'on porta sur notre œuvre.

Nul plus que nous ne fut affirmatif. Parmi tant de contradictions que, à notre entrée dans la vie, nous recueillons, nous, jeunes gens informés de toutes les façons de sentir, je ne voulus rien admettre que je ne l'eusse éprouvé en moi-même. L'opinion publique flétrit à bon droit l'hypocrisie. Celle-ci pourtant n'est qu'une concession à l'opinion

elle-même, et parfois, quand elle est l'habileté d'un Spinosa ou d'un Renan sacrifiant pour leur sécurité aux dieux de l'empire, bien qu'elle demeure une défaillance du caractère, elle devient excusable pour les qualités de clairvoyance qui la décidèrent. Mais de ce point de vue intellectuel même, comment excuser des déguisés sans le savoir, qui marchent vêtus de façons de sentir qui ne furent jamais les leurs ? Ils introduisent le plus grand désordre dans l'humanité ; ils contredisent l'inconscient, en se dérobant à jouer le personnage pour lequel de toute éternité ils furent façonnés.

Écœuré de cette mascarade et de ces mélanges impurs, nous avons eu la passion d'être sincère et conforme à nos instincts. Nous servons en sectaire la part essentielle

de nous-même qui compose notre Moi, nous haïssons ces étrangers, ces Barbares, qui l'eussent corrodé. Et cet acte de foi, dont reçurent la formule, par mes soins, tant de lèvres qui ne savaient plus que railler, il me vaudrait qu'on me dît sceptique! J'entrevois une confusion. Des lecteurs superficiels se seront mépris sur l'ironie, procédé littéraire qui nous est familier.

Vraiment je ne l'employai qu'envers ceux qui vivent, comme dans un mardi-gras perpétuel, sous des formules louées chez le costumier à la mode. Leurs convictions, tous leurs sentiments, ce sont manteaux de cour qui pendent avilis et flasques, non pas sur des reins maladroits, sur des mollets de bureaucrates, mais, disgrâce plus grave, sur des âmes indignes. Combien en ai-je vu de ces no-

bles postures qui très certainement n'étaient pas héréditaires!... Ah! laissez-m'en sourire, tout au moins une fois par semaine, car tel est notre manque d'héroïsme que nous voulons bien nous accommoder des conventions de la vie de société et même accepter l'étrange dictionnaire où vous avez défini, selon votre intérêt, le juste et l'injuste, les devoirs et les mérites, mais un sourire, c'est le geste qu'il nous faut pour avaler tant de crapauds. Soldats, magistrats, moralistes, éducateurs, pour distraire les simples de l'épouvante où vous les mettez, laissez qu'on leur démasque sous vos durs raisonnements l'imbécillité de la plupart d'entre vous et le remords du surplus. Si nous sommes impuissants à dégager notre vie du courant qui nous emporte avec vous, n'attendez pourtant pas, dé-

testables compagnons, que nous prenions au sérieux ces devoirs que vous affichez et ces mille sentiments qui ne vous ont pas coûté une larme.

Ai-je eu en revanche la moindre ironie pour Athéné dans son Sérapis, pour ma tendre Bérénice humiliée, pour les pauvres animaux? Nul ne peut me reprocher le rire de Gundry sur le passage de Jésus portant sa croix, ce rire qui nous glace dans Parsifal. Seulement, à Gundry non plus je ne jetterai pas la réprobation, parce que, si nerveuse , elle-même est bien faite pour souffrir. Toujours je fus l'ami de ceux qui étaient misérables en quelque chose, et si je n'ai pas l'espoir d'aller jusqu'aux pauvres et aux déshérités, je crois que je plairai à tous ceux qui se trouvent dans un état fâ-

cheux au milieu de l'ordre du monde, à tous ceux qui se sentent faibles devant la vie.

Je leur dis, et d'un ton fort assuré :

« Il n'y a qu'une chose que nous connaissions et qui existe réellement parmi toutes les fausses religions qu'on te propose, parmi tous ces cris du cœur avec lesquels on prétend te rebâtir l'idée de patrie, te communiquer le souci social et t'indiquer une direction morale. Cette seule réalité tangible, c'est le moi, et l'univers n'est qu'une fresque qu'il fait belle ou laide.

« Attachons-nous à notre Moi, protégeons-le contre les étrangers, contre les Barbares.

« Mais ce n'est pas assez qu'il existe ; comme il est vivant, il faut le cultiver, agir sur lui mécaniquement (étude, curiosité, voyages).

« S'il a faim encore, donne-lui l'action (recherche de la gloire, politique, industrie, finances).

« Et s'il sent trop de sécheresse, rentre dans l'instinct, aime les humbles, les misérables, ceux qui font effort pour croître. Au soleil incliné d'automne qui nous fait sentir l'isolement aux bras même de notre maîtresse, courons contempler les beaux yeux des phoques et nous désoler de la mystérieuse angoisse que témoignent dans leur vasque ces bêtes au cœur si doux, les frères des chiens et les nôtres. »

Un tel repliement sur soi-même est desséchant, m'a-t-on dit. Nul d'entre vous, mes chers amis, qui ne sourie de cette objection, s'il se conforme à la méthode que j'expose. Ce que l'on dit de l'homme de génie,

qu'il s'améliore par son œuvre, est également vrai de tout analyste du Moi. C'est de manquer d'énergie et de ne savoir où s'intéresser que souffre le jeune homme moderne, si prodigieusement renseigné sur toutes les façons de sentir. Eh bien ! qu'il apprenne à se connaître, il distinguera où sont ses curiosités sincères, la direction de son instinct, sa vérité. Au sortir de cette étude obstinée de son Moi, à laquelle il ne retournera pas plus qu'on ne retourne à sa vingtième année, je lui vois une admirable force de sentir, plus d'énergie, de la jeunesse enfin et moins de puissance de souffrir. Incomparables bénéfices ! Il les doit à la science du mécanisme de son Moi qui lui permet de varier à sa volonté le jeu, assez restreint d'ailleurs, qui compose la vie d'un Occidental sensible.

J'entends que l'on va me parler de solidarité. Le premier point c'était d'exister. Que si maintenant vous vous sentez libres des Barbares et véritablement possesseurs de votre âme, regardez l'humanité et cherchez une voie commune où vous harmoniser. Ce souci, qui naît dans *le Jardin de Bérénice*, l'auteur de cette première série aura à lui donner satisfaction dans un ouvrage qu'il prépare.

Il dira :

« Que chacun satisfasse son Moi, et l'humanité sera une belle forêt, belle de ce que tous, arbres, plantes et animaux, librement s'y développeront, s'élanceront selon leur sève. Les monstres sont rares, et puis dans toutes les hypothèses sociales et quand même la gendarmerie verrait suppri-

mer son budget, les circonstances et la générosité naturelle aux hommes feraient surgir des défenseurs pour les instincts opprimés. »

Prenez d'ailleurs le Moi pour un terrain d'attente sur lequel vous devez vous tenir jusqu'à ce qu'une personne énergique vous ait reconstruit une religion. Sur ce terrain à bâtir, nous camperons, non pas tels qu'on puisse nous qualifier de religieux, car aucun doctrinaire n'a su nous proposer d'argument valable, sceptiques non plus, puisque nous avons conscience d'un problème sérieux, — mais tout à la fois religieux et sceptiques.

En effet, nous serions enchanté que quelqu'un survînt qui nous fournît des convictions, notamment sur ce qui se passe après l'épouvante de la mort, car tout le reste,

voyez-vous, n'est que plaisanterie et matière à bavardages. Et, d'autre part, nous ne méprisons pas le scepticisme, nous ne dédaignons pas l'ironie. C'est qu'à notre avis la négation n'a pas fini sa tâche. Sans doute, le programme des destructions nécessaires a été rédigé, mais il faut chaque jour lui ajouter pour le maintenir en face des affirmations sans cesse renaissantes ou aggravées des divers dogmatismes. Pour les personnes d'une vie intérieure un peu intense, qui parfois sont tentées d'accueillir des solutions mal vérifiées, le sens de l'ironie est une forte garantie de liberté. Il est une défense excellente contre certains organisateurs hâtifs qui, en place des logements agréables et sains où nous aspirons à nous reposer, nous bâtissent en plâtre des copies

véritablement inhabitables des fortes constructions aujourd'hui écroulées où se satisfaisaient nos pères.

Au terme de cet examen, où j'ai resserré l'idée qui anime ces petits traités, mais d'une main si dure qu'ils m'en paraissent maintenant tout froissés, je crains que le ton démonstratif de ce commentaire ne donne le change sur nos préoccupations d'art. En vérité, si notre œuvre n'avait que l'intérêt précis que nous expliquons ici et n'y joignait pas des qualités moins saisissables, plus nuageuses et qui ouvrent le rêve, je me tiendrais pour malheureux. Mais ces livres sont de telle naissance qu'on y peut trouver plusieurs sens. Une besogne purement didactique et toute

de clarté n'a rien pour nous tenter. S'il m'y fallait plier, je rougirais d'ailleurs de me limiter dans une froide théorie parcellaire et voudrais me jouer dans l'abondante érudition du dictionnaire des sciences philosophiques. Aurais-je admis que ma contribution doublât telle page des manuels de ces maîtres de conférences sur l'ordinaire de qui j'eusse paru empiéter! Nul qui s'y méprenne : dans ces volumes-ci, il s'agissait moins de composer une chose logique que de donner en tableaux émouvants une description sincère de certaines façons de sentir. Ne voici pas de la scolastique, mais de la vie.

De même qu'à la salle d'armes nous préférons le jeu utile de l'épée aux finesses du fleuret, de même, si nous aimons la philosophie, c'est pour les services que nous en

attendons. Nous lui demandons de prêter de la profondeur aux circonstances diverses de notre existence. Celles-ci, en effet, à elles seules, n'éveillent que le bâillement. Je ne m'intéresse à mes actes que s'ils sont mêlés d'idéologie, en sorte qu'ils prennent devant mon imagination quelque chose de brillant et de passionné. Des pensées pures, des actes sans plus, sont également insuffisants. J'envoyai chacun de mes rêves brouter de la réalité dans le champ illimité du monde, en sorte qu'ils devinssent des bêtes vivantes, non plus d'insaisissables chimères, mais des êtres qui désirent et qui souffrent. Ces idées où du sang circule, je les livre non à mes aînés, non à ceux qui viendront plus tard, mais à plusieurs de mes contemporains. Ce sont des livres et c'est la vie ardente,

subtile et clairvoyante où nous sommes quelques-uns à nous plaire.

En suivant ainsi mon instinct, je me conformais à l'esthétique où excellent les Gœthe, les Byron, les Heine qui, préoccupés d'intellectualisme, ne manquent jamais cependant de transformer en matière artistique la chose à démontrer.

Or, si j'y avais réussi en quelque mesure, il m'en faudrait reporter tout l'honneur à l'Italie, où je compris les formes.

Réfléchissant parfois à ce que j'avais le plus aimé au monde, j'ai pensé que ce n'était pas même un homme qui me flatte, pas même une femme qui pleure, mais Venise; et quoique ses canaux me soient malsains, la fièvre que j'y prenais m'était très chère, car elle élargit la clairvoyance

au point que ma vie inconsciente la plus profonde et ma vie psychique se mêlaient pour m'être un immense réservoir de jouissance. Et je suivais avec une telle acuité mes sentiments encore les plus confus que j'y lisais l'avenir en train de se former. C'est à Venise que j'ai décidé toute ma vie, c'est de Venise également que je pourrais dater ces ouvrages. Sur cette rive lumineuse, je crois m'être fait une idée assez exacte de ces délires lucides que les anciens éprouvaient aux bords de certains étangs.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

C

ŒUVRES DE MAURICE BARRÈS

EN VENTE :

* SOUS L'ŒIL DES BARBARES

Nouvelle édition

AUGMENTÉE D'UN EXAMEN DES TROIS VOLUMES

1 volume in-12. . . . . 3 50

** UN HOMME LIBRE

Troisième édition

1 volume in-12. . . . . 3 50

*** LE JARDIN DE BÉRÉNICE

Quatrième édition

1 volume in-12. . . . . 3 50

HUIT JOURS CHEZ M. RENAN

Deuxième édition

Une jolie plaquette in-32. . . . . 1 »

TROIS STATIONS DE PSYCHOTHÉRAPIE

Une jolie plaquette in-32. . . . . 1 »

LES ANTINOMIES DE LA PENSÉE ET DE L'ACTION

Une plaquette in-32. . . . . 1 »

EN PRÉPARATION :

L'ENNEMI DES LOIS

1 volume

EMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 003370649b

CE PQ 2603
.A52E9 1892
COO BARRES, MAUR EXAMEN DE TR
ACC# 1229665

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 08 04 02 19 2